

## LES PAPYRUS DITS MEDICAUX

Paul GALIOUNGUI

«Les progrès des sciences ont rendu inutiles les ouvrages qui ont le plus aidé à ce progrès. Comme ces ouvrages ne servent plus à grand chose, la jeunesse croit de bonne foi qu'ils n'ont jamais servi à rien; elle les méprise .. elle en rit.» Anatole France. (**Le Crime de Sylvestre Bonnard.**)

Bien que la plupart des papyrus appelés médicaux datent des environs de la renaissance qui suivit l'expulsion des Hyksos, il est certain que ce ne sont que des copies tradives tirées d'ouvrages plus anciens, ou de feuillets compilés par des scribes savants, certes, mais ignorants de la médecine, sans aucune considération de sujet, de date ou de continuité. De cette généralisation, Grapow (II,95) excepte avec caution le p. de Kahoun qui aurait pu être rédigé par un médecin.

Mais à cette époque où l'écriture était une science secrète, le scribe n'était pas un simple copiste. C'était un calligraphe versé dans la philosophie, les lettres et les sciences. Beaucoup de médecins s'enorgueillissaient du titre de scribe, comme Hésy-Rê qui, sur ses portraits, porte la palette et les pinceaux insignes de cette savante confrérie (Quibbel, 1913). Quant au travail de copie il se faisait dans les **per-ankh**, le «Maisons de Vie», ou se réunissaient les savants, les philosophes, les médecins, les prêtres et les lettrés.

Ces vénérables rouleaux devaient être rares et précieux. Le papyrus, monopole royal, était fort coûteux. Les scribes, peu nombreux, faisaient payer cher leurs services. Pour ces raisons, les mécènes et les bibliophiles faisaient peut-être copier tous les ouvrages qu'ils auraient aimé posséder sur un rouleau unique qui devenait une véritable bibliothèque.

Il convient donc de se souvenir que ces ouvrages ne peuvent être comparés à nos manuels et qu'il leur manque souvent l'unité de composition ou de sujet désirables.

Il faudrait, en effet, pour se faire une idée des originaux, les décomposer en leurs éléments, comparer les parties correspondantes et, finalement,

réunir les passages qui paraissent homogènes. C'est la tâche à laquelle se sont attelés les égyptologues. Ils ont pu reconstituer ainsi plusieurs ouvrages, notamment un livre du coeur et des vaisseaux, un traité de gynécologie, un livre des blessures, un livre des tumeurs, le livre de la plante *dgm* (le ricin) un recueil de recettes ophtalmologiques, un livre des morsures et certains autres ouvrages plus ou moins homogènes.

Pour citer deux exemples de ce genre de reconstitution, on a pu prouver que les textes relatifs au coeur et aux vaisseaux des papyrus Ebers, Edwin Smith et de Berlin, demeurés jusqu'alors d'une confusion incompréhensible, sont tirés de deux traités différents.

En second lieu, il existe dans les divers papyrus une série de recettes ophtalmologiques et gynécologiques qui semblent sortir d'un fonds commun, peut-être les deux derniers des six volumes de médecine de l'encyclopédie dont parle Clément d'Alexandrie, dont l'ordre semble issu de l'esprit d'un philosophe grec plutôt que d'un guérisseur du néolithique récent.

- Volume 1 sur la structure du corps.
- Volume 2 sur la maladie
- Volume 3 sur les organes
- Volume 4 sur les médicaments
- Volume 5 sur les yeux
- Volume 6 sur les maladies des femmes.

A part les arguments tirés de ce genre d'analyse, l'ancienneté des textes est attestée par de nombreuses références à des originaux plus anciens. On peut honnêtement douter de l'origine miraculeuse de certains ouvrages, comme le «Livre des vaisseaux» (Eb. 856), censé avoir été trouvé avec des ustensiles ou des écrits de scribe sous les pieds de la statue d'Anubis à Létopolis, sous le règne d'Ousaphais, troisième Pharaon de la première dynastie; bien que ce récit soit répété par le p. de Berlin (B. 163). De même le p. de Londres et les «Incantations pour la Mère et l'Enfant» (ZAUB. 46) affirment que les formules qu'on y trouve descendirent mystérieusement du ciel et furent rapportées au roi Chéops qui les fit garder précieusement dans son trésor, car Cheops régna mille ans avant la rédaction de l'ouvrage.

Mais d'autres témoignages sont plus dignes de foi. Une recette (Eb.

468) est dite «faite pour la dame Schesch, mère du roi Athitis, ce qui la ramènerait à la première dynastie.

Le «Livre du Ricin» (Eb. 251) est dit avoir été trouvé dans de vieux écrits», bien que Grapow (C. II, 101) doute de son antiquité à cause de l'usage qui y est fait de l'article t, d'origine plus récente.

Plusieurs de ces recettes sont attribuées aux dieux, telles Eb. 242-247 et H. 71-75 contre les douleurs et les maladies de la tête et de tous les membres, dont la première a été inventée par Rê pour lui-même, les troisième, quatrième et sixième par les dieux Tefnut, Geb, Nut et Isis pour ce même dieu, comme si, au dire de Grapow, la simple affirmation de l'ancienneté d'un texte avait en elle-même une vertu curative (C. II, 100).

Plus rarement, une provenance terrestre est citée. La recette Eb. 419 a été inventée par le grand prêtre d'Héliopolis Chui. D'autres parlent de médecine ou d'ouvrages anciens sans les nommer, Eb. 188 cite le livre secret qu'un médecin a inventé, et une glose du traité des blessures d'Edwin Smith (S. 19 : 7,20) se réfère à un «livre des bandagistes».

Trois recettes viennent de l'étranger. L'une (Eb. 422) est un remède pour les yeux venant d'un asiatique de Byblos. Les deux autres sont des formules magiques (L. 27 et 32) qui doivent être récitées dans leur langue d'origine. La première, communiquée par un étranger, est censée chasser une maladie à nom également étranger. La seconde doit être prononcée dans la langue des K f t j, les habitants de Crète. Les deux sont formées de mots incompréhensibles que l'on n'a pu attribuer jusqu'ici à aucun groupe de langues connues.

Des preuves concrètes de l'ancienneté des originaux de ces papyrus, citons les formes grammaticales archaïques et les mots désuets qui ont nécessité de la part du scribe des gloses explicatives en marge du texte. Citons aussi des commentaires tels que : «ceci est bon», «je l'ai essayé et trouvé utile», ou «ici, il a été trouvé déchire», écrits de la même encre et de la même écriture que le reste du papyrus, prouvant qu'il s'agit d'ouvrages anciens, copiés servilement sans faire de distinction entre le texte et les commentaires.

A ces preuves intrinsèques, s'ajoutent plusieurs témoignages attestant l'existence d'ouvrages qui sont probablement les plus anciens livres du monde. Ainsi, les titres de «Gouverneur» ou d'«Inspecteur» de la «Maison des livres» (Gardiner, 1938), est attesté au moins depuis la 6e dynastie.

Cependant, ces papyrus ne contiennent certainement pas toutes les

connaissances médicales pharaoniques, car il est probable qu'au-dessus d'un certain niveau l'enseignement était uniquement oral, transmis sous le sceau du secret. L'imposition de limites à l'enseignement exotérique dans l'ancienne Egypte est attestée par Strabon (VIII, 83) qui raconte que les prêtres d'Egypte cachèrent à Platon et à Eudoxe la plus grande partie de leur savoir, même après que ceux-ci eurent passé treize ans en Egypte. Cette tradition est confirmée de seconde main par les historiens arabes (Ibn-Abi Usaybi'a, IV, 63) en ce qui concerne le séjour que fit Pythagore en Egypte et directement par plusieurs passages des papyrus mêmes. Le livre du *Coeur et des Vaisseaux* du papyrus Ebers commence par cet intitulé : «*Commencement du livre secret des médecins*» et, de fait, ce livre contient des notions sur la circulation sanguine qui échappèrent aux Grecs. Il est de même recommandé de garder secrète une recette du même papyrus, (Eb. 206) même pour les proches du médecin sauf, chose curieuse, pour sa fille.

Cet ésotérisme était de règle dans le monde ancien. La tradition pythagoricienne semble s'être perpétuée jusqu'à Hippocrate qui faisait jurer aux futurs médecins qu'ils feraient part des enseignements à leurs fils et à ceux de leurs maîtres ainsi qu'aux disciples liés par serment suivant la loi médicale, mais à nul autre. Et nous savons ce que Pythagore, Hippocrate et les philosophes grecs devaient à l'Egypte. Tout ceci laisse à craindre que nous ne demeurions pour toujours dans l'ignorance de la totalité de la médecine égyptienne.

On peut diviser les papyrus d'après leur contenu en deux classes : les textes qui se restreignent plus ou moins à une seule spécialité, comme les p. Smith, Kahoun et Chester Beatty, et les compilations de recettes hétéroclites arrangées avec seulement un semblant d'ordre. Parmi ces dernières il existe beaucoup de répétitions (Eb. 1 = H. 78, Eb. 55 = B. 2, Eb. 487 = L. 151, Eb. 221-224 = H. 79-82, Eb. 4-6 = H. 53, 55, 56). A part deux préparations cosmétiques qui se retrouvent dans trois papyrus, aucune recette n'existe dans plus de deux. Toutes les recettes répétées se retrouvent dans le p. Ebers, alors qu'aucun parallélisme n'existe entre les papyrus Hearst et le papyrus de Berlin ou le papyrus de Londres (Grapow II, 104c). Ceci souligne la plus grande envergure du p. Ebers qui contient quatre à cinq fois plus de matériel que les autres. De plus, la parenté entre les papyrus Ebers et Hearst est démontrée par le fait que des 105 textes parallèles qui se trouvent tous dans le p. Ebers, 86 se trouvent aussi dans le p. Hearst.

Les papyrus diffèrent aussi d'après l'importance qu'ils accordent à la magie. Les pp. Smith, Ebers, Hearst, de Kahoun et de Berlin en sont

relativement indemnes, bien qu'aucun n'en soit entièrement dépourvu, puisqu'ils ne contiennent que 30 formules magiques sur un total d'environ 1.200. En revanche le p. de Londres sur 60 recettes n'en contient que 25 pharmacologiques, les Incantations pour la mère et l'enfant (**Zaubersprüche**) n'en contiennent que 3 sur 18, et le p. démotique de Londres-Leyde (Griffith 1904-1909) n'est que pure sorcellerie.

Il faudrait ajouter, en toute justice, que ce dernier date de l'époque grecque et que son langage est plus près du Copte que de l'égyptien.

### Les principaux papyrus médicaux

En accord avec la pratique égyptologique, les papyrus sont appelés d'après leurs propriétaires (Edwin Smith, Chester Beatty, Carlsberg), les lieux de leur découverte (Kahoun, Ramesseum), leur éditeur (Ebers) ou les villes où ils se trouvent (Leyde, Londres, Berlin).

**Le papyrus de Berlin** : Nous avons déjà raconté l'histoire fabuleuse de ce papyrus. Acheté à Saqqara. Édité d'abord par Brugsch, une meilleure version en été ensuite publiée par Wreszinski (1909). Il contient sur 25 pages, 240 recettes dont trois écrites d'une main différente. Le début est perdu mais sa fin est complète. Une bonne partie du recto n'est qu'une répétition pleine d'erreurs de certains paragraphes des papyrus Hearst et Ebers. Il comprend, entre autre, un chapitre sur les rhumatismes et une version du second traité des vaisseaux, version supérieure à celle du p. Ebers, accompagnée d'une glose qui la complète. Le verso, écrit d'une main différente, contient une série d'épreuves de fertilité ainsi que quelques paragraphes sur les maux d'oreilles.

**Le papyrus de Brooklyn** : est un recueil de papyrus hiéroglyphiques de la collection Wilbour du musée de Brooklyn. Sauneron (1966-1967) qui l'a déchiffré, pense que certains de ses éléments occuperont un jour une place importante dans la littérature égyptienne.

L'un de ces éléments (acc. no. 417.218-2), semblable aux «Incantations pour la mère et l'enfant», est un traité de protection des mères contre les mauvais esprits. Il indique de plus comment guérir les parturientes, des suites désagréables des couches et comment protéger les enfants de différents maux, y compris des cauchemars et des maux de dents. Magie et médecine y sont mêlés, mais d'une façon remarquablement éclectique : folklore pour la protection du lit de l'accouchée et la plus orthodoxe des médecines contre les complications douloureuses de l'enfantement. Sauneron remarque qu'avant le déchiffrement de ce texte le p. Smith occupait

une place unique dans la littérature médicale égyptienne, mais que, d'après ce papyrus, les médecins égyptiens ont continué à appliquer les mêmes méthodes rationnelles 1.500 ans plus tard et que, bien avant l'évolution de la pensée rationnelle grecque, les égyptiens avaient accompli des progrès décisifs dans ce domaine.

L'autre papyrus d'intérêt médical dans cette collection (acc. no. 47.218. 48+85) est un manuel de charmeur de serpents. Il contient, d'abord, une liste des serpents égyptiens qui mentionne leurs couleurs, leurs dimensions, leurs noms et les divinités associées. Suit un chapitre de thérapeutique de leurs morsures qui discute les chances de guérison et détaille le traitement à appliquer : incisions, pansements, puis remèdes. Nous attendons avec impatience la publication *in extenso* de ce document plutôt révolutionnaire car, jusqu'ici, les morsures de serpents semblaient dépasser les moyens des médecins laïques.

- **Le papyrus Carlsberg VIII.** : Date 19<sup>e</sup> ou 20<sup>e</sup> dynastie (environ 1,200 av. J.-C.). Origine inconnue, trouvé en fragments, actuellement à l'Institut d'Égyptologie de Copenhague. Édité par Iversen (1939). **Recto et verso** écrits par des mains différentes. Il traite presque entièrement de maux d'yeux. D'après Iversen, il est identique, presque mot pour mot, aux chapitres correspondants du p. Ebers. Le verso traite de 7 pronostics obstétricaux, pareils à ceux des papyrus de Kahoun, de Berlin et Ebers.

**Le papyrus Chester Beatty no VI** : (Jonckheere 1947). Date : 19<sup>e</sup> dynastie (ca. 1300 av. J.-C.). British museum. Le **recto**, admirablement traduit par Jonckheere, est un recueil de recettes pour les maladies rectales et de gloses écrites, comme sur le p. Ebers, d'une main différente. Le verso, traduit par Gardiner, contient quelques recettes pour les seins, le cœur et la vessie et de nombreuses incantations.

**Le papyrus Ebers** (Ebbell, 1937), est le plus volumineux de tous les papyrus et le plus important par les connaissances physiologiques et médicales qu'il nous révèle. Il nous est arrivé entier, en 108 pages, et porte la date de la neuvième année du règne d'Amenophis I<sup>er</sup> (1550 av. J.-C.). Mais, plutôt qu'un livre dans le sens actuel, c'est une mosaïque d'extraits tirés de sources différentes, et réunis en désordre au fur et à mesure de leur réception.

Il débute par une introduction magique, destinée peut-être à assurer l'usager de son origine divine et à affirmer que la puissance de la magie dérive du dieu Thot, chargé par Rê de protéger l'humanité souffrante (Eb. 1)

Le paragraphe suivant est une formule de la même veine, récitée au moment de défaire un bandage : «Défait fut celui qui fut défait par Isis, Horus fut détaché par Isis des maux qui lui furent causés par son frère Seth. O Isis, grande en Magie, Puisses-tu me détacher . . . Car j'ai traversé le feu et suis sorti de l'eau, je ne tomberai pas dans le piège de ce jour. J'ai dit et me voici jeune. . .».

Mais le principal intérêt de cet ouvrage est, qu'à l'encontre des autres papyrus, on y trouve des notes de diagnostic et, pour la première fois dans l'histoire, des relexions théoriques sur les problèmes de la vie et de la maladie denuées de considérations magiques ou religieuses.

Les descriptions sont souvent jolies, voire poétiques. Un homme débile est comparé à un souffle léger. Un bubon est un fruit ratatiné. Commettre une erreur de jugement est «agir sens dessus dessous». De belles observations cliniques, l'angine de poitrine, la hernie inguinale, l'anévrisme et les tumeurs se distinguent par le choix des signes cliniques différentiels les plus marquants.

Le papyrus Ebers est aussi essentiel à l'étude de la thérapeutique. On y trouve des médicaments rationnels dont plusieurs figurent dans nos pharmacopées actuelles, des moyens de distinguer le bon lait du mauvais, des épreuves de grossesse, des mesures destinées à améliorer l'odeur de la bouche, des chapitres sur le traitement des morsures, des maladies gynécologiques et des dents.

Peut-être la partie la plus importante de ce traité est-elle le chapitre intitulé : **Début du secret du médecin : connaissance du mouvement du coeur** (Eb. 854), qui débute ainsi : «Il y a des vaisseaux allant de lui (du coeur) à chaque membre. Chaque médecin, chaque prêtre de Sekhmet et chaque magicien, s'il place ses doigts sur le coeur, le dos de la tête, sur les mains, sur l'estomac, sur les bras ou sur les pieds, examine de cette façon le coeur, car chacun de ses membres est pourvu de ses vaisseaux, c'est-à-dire qu'il (le coeur) parle au moyen des vaisseaux de chaque membre».

**Le papyrus Hearst.** Date : 18e dynastie, approximativement contemporain du papyrus Ebers. Trouvé aux environs de Deir el Ballas, actuellement déposé à l'Université de Californie. Traduit par Reisner (1905) et Wreszinski (1912). Le début manque; la fin est entière. Le reste (18 pages

et demie) est divisé en 260 paragraphes par Wreszinski, en 269 par Reisner. De ceux-ci, 96 se retrouvent dans le papyrus Ebers.

Cet ouvrage est, dans l'ensemble, inférieur au papyrus Ebers bien qu'il lui soit supérieur en certains passages. Il lui manque la seconde partie du Livre du Coeur ainsi que les parties relatives aux tumeurs, aux brûlures, aux maladies des femmes, des yeux et des dents.

Mais il a sur le papyrus Ebers l'avantage d'inclure un chapitre traitant des os et des fractures, et de décrire avec plus de détails les morsures et les infections des doigts.

**Le papyrus de Kahoun** (Griffith, 1898) Date : vers le milieu de la 12e. dynastie (ca.1850 av. J.-Ch.) C'est non seulement le plus antique des papyrus connus, mais celui dont l'original est le plus ancien. Trouvé à Illahoun (d'où le nom transcrit par erreur Kahoun) en fragments innombrables, la première colonne déjà déchirée et recollée avec des bouts de papyrus, la seconde perforée d'un grand trou en son milieu, la troisième déchirée en 42 fragments. L'immense travail de restauration a été merveilleusement effectué par Griffith.

Dans la 1ère et la 2e. colonnes, 17 paragraphes portent sur des sujets gynécologiques. Aucune chirurgie n'est prescrite, rien que des fumigations, des pâtes et des applications vaginales. Cette partie ressemble aux parties correspondantes des papyrus Ebers et du Ramesseum.

La 3e colonne contient 17 pronostics obstétriques semblables au verso du papyrus de Berlin.

Une section vétérinaire suit, écrite en hiéroglyphes, une écriture habituellement réservée aux textes religieux, peut-être à cause de sa plus grande ancienneté. Cependant, la langue et le style sont si semblables à ceux des papyrus médicaux que Grapow (II, 88) pense qu'il a été copié sur un papyrus de médecine humaine.

Malheureusement, aucun des paragraphes n'est complet, ce qui ajoute à la difficulté d'interpréter leur langage archaïque. Néanmoins, il contient l'essence de notre connaissance de la gynécologie

**Le Papyrus Médical de Londres** (Wreszinski, 1912) est un palimpseste qui tient le milieu entre les papyrus médicaux que nous venons de citer et les papyrus de magie pure, tels que le livre des «Incantations pour la mère et l'enfant» (Zaub.) et le «livre de la Magie» de Turin (Pleyte et

Rossl, 1879 — 1879). Il contient 61 recettes, dont 25 ressortissant à la médecine orthodoxe. Le reste, dont une partie est d'origine étrangère, est purement magique. Il prétend avoir été découvert par les prêtres du temple de Tebmout dans le sanctuaire de la déesse : «L'obscurité de la nuit enveloppait la Terre mais la lune déversa son rayon sur toutes les pages de ce livre et il fut transporté au trésor de sa Majesté le Roi Cheops».

**Les Papyrus IV & V du Ramesseum (Cardiner 1955)**

Ces deux ouvrages datent probablement des environs de 1900 av. J.Ch.

**Le Papyrus IV**, ouvrage magico-médical semblable au papyrus de Kahoun, contient de nombreuses recettes qui lui sont identiques et, en plusieurs endroits, il en complète les lacunes.

Il traite de médicaments et de formules pour l'accouchement, la protection du nouveau-né et la détermination de sa viabilité. Il cite une formule anti-conceptionnelle faite de fiente de cocodile, identique à une formule du papyrus de Kahoun, qu'il a permis de compléter.

**Le papyrus V** est purement médical. Le début et la fin sont perdus. Il reste vingt recettes dont plusieurs sont déjà connues par les papyrus Ebers et Hearst. Elles concernent surtout les moyens d'assouplir les membres raidis. Ce papyrus est intéressant surtout par le fait qu'il est écrit, comme la partie vétérinaire du papyrus de Kahoun, en hiéroglyphes, et non en hiératique. L'écriture utilisée et l'arrangement du texte, qui rappellent les écritures des sarcophages, témoignent du caractère archaïque de cet ouvrage qui, avec le papyrus de Kahoun dont il est contemporain, est le plus ancien que nous possédions.

## LE PAPYRUS EDWIN SMITH

### Le livre secret des medecins ?

La médecine égyptienne, telle qu'elle se révélait dans les papyrus Ebers Kahoun, Hearst, etc. . paraissait donc dualiste faite de médecine rationnelle et d'assez importants éléments de pharmacologie et d'anatomie.

Cette vue fut rectifiée par la publication par Breasted (1930) du p. Edwin Smith. En effet, ce document a prouvé l'existence d'une médecine objective et scientifique, basée sur l'observation minutieuse et répétée du malade, sur l'expérience acquise à son chevet et sur une science insoupçonnée de l'anatomie. Il est rédigé en une langue exacte, riche en idiotismes et en comparaisons imagées. Il se distingue par un ordre très strict dans l'énumération et l'exposé des observations, un ordre qui indique une longue tradition et un important travail préliminaire de préparation et de réflexion. De plus, ce papyrus est remarquable par l'absence totale de théories et, hormis un cas, de sortilèges.

Le début de cet ouvrage contient une longue dissertation sur le coeur et les artères, mais il est regrettable que l'état de décapitade de la première page rende difficile la compréhension de ce passage, pour nous capital. L'une des phrases de ce début a suscité quelques commentaires. Elle est semblable au texte parallèle du p. Ebers qui décrit le pouls, mais une glose explique : «Il dit mesurer le coeur afin de connaître les indications qui ont pu y naître.

Breasted pense que l'expression «mesurer le coeur» signifie compter le pouls. Or une telle mesure ne peut être faite qu'à l'aide d'instruments pouvant chronométrer le temps avec précision et il n'est pas sûr que de tels instruments aient été d'un usage général avant le Nouvel Empire, les deux seules clepsydras que l'on ait trouvées jusqu'ici datant de Thoutmes III et de Mernephtah. Cependant, si la supposition de Breasted se confirme, l'auteur aurait devancé dans cette connaissance Hippocrate et Démocrite qui, mille ans après lui, n'ont pas parlé de la vitesse du pouls. Par contre Wilson (1962) pense qu'il est absurde de penser que l'on ait pu compter le pouls au moyen d'une clepsydre, mais que le pouls était probablement comparé à celui du médecin.

Ce n'est peut-être pas non plus un hasard que cette notion ait été mentionnée pour la première fois par Hérophile (300 av. J.C.) à Alexandrie, c'est-à-dire en Egypte, où les rapports du coeur et du pouls étaient déjà

formulés depuis 2500 ans et où les clepsydres étaient utilisées depuis plusieurs siècles.

Si, comme le pense Breasted, cette partie du papyrus a été copiée du même original que le «Traité du coeur», du papyrus Ebers qui s'intitulait «Le livre secret des médecins», le papyrus Edwin Smith devait être de l'une des notions que les Egyptiens ont jalousement cachées à leurs visiteurs grecs.

Le reste du papyrus se divise en trois sections différentes qui constituent en réalité, trois ouvrages différents.

**Le premier**, le plus important, couvre 17 colonnes sur le recto. Il comprend 48 observations cliniques se rapportant à la chirurgie des os et à la chirurgie générale. Ces observations sont citées d'après l'ordre topographique des organes en commençant par la tête, le nez et la mâchoire, puis viennent les vertèbres du cou, les vertèbres thoraciques, les côtes, les clavicules etc., un ordre qui s'est maintenu, à travers les Arabes jusqu'à l'ouvrage de Morgagni «de sedibus et causis morborum par anatomen indagatis» paru en 1760.

La dernière observation est incomplète comme si le scribe, au dire de Breasted (S., p. 425), avait posé sa plume encore trempée d'encre, au beau milieu d'une ligne, d'une phrase et d'une observation, la page à moitié vide, avant, de copier la suite de ce remarquable traité de chirurgie qui, vraisemblablement, traitait du restant du corps.

L'exposé de chaque «cas» suit une méthode uniforme. Il commence par le titre : «Instructions pour une blessure de ...»; vient ensuite l'examen, ainsi formulé : «Si tu examines un homme qui a ...»; puis viennent le diagnostic : «Dis en ce qui le concerne...» et le pronostic qui déclare l'un de trois verdicts, la guérison possible, la guérison probable ou l'issue fatale, par l'une des trois expressions suivantes : une maladie que je traiterai, que je combattrai, ou pour laquelle je ne ferai rien.

Finalement, vient le traitement, accompagné de gloses et d'explications techniques ou linguistiques qui, bien qu'adressées au lecteur de ce temps, ont permis aux égyptologues de pénétrer le sens de beaucoup d'expressions obscures.

L'importance de ce document vient du fait qu'il nous révèle une médecine et des connaissances anatomiques incroyablement avancées pour

l'époque. Ainsi l'on se demande comment l'auteur aurait pu savoir sans dissections ni autopsies que les fractures déprimées du crâne ressemblent à un pot ébréché (S. 3), que dans les fractures par compression de la colonne vertébrale, la vertèbre s'enfonce comme le pied dans la terre cultivée (S. 32), ou que la vertèbre s'enfonce dans la suivante (S. 33), que le crépitement osseux distingue les fractures des foulures (S. 24 et 37) et que celles-ci sont constituées par une déchirure de deux membres qui demeurent en place (S. 30).

L'auteur ne se contente pas de décrire. Il établit des rapports entre la lésion et les symptômes et groupe ceux-ci en syndromes. Il décrit la surdité, le mutisme (ou l'aphasie ?) (S. 20 et 22) et l'hyperacousie (S. 23) qui accompagnent les fractures de l'os temporal; la paralysie des jambes et l'incontinence qui suivent les fractures de la colonne vertébrale et, quand celles-ci siègent aux vertèbres moyennes du cou, le priapisme et les pollutions involontaires (S. 31). Sa description de l'hémiplégie traumatique accompagnée de strabisme est un modèle du genre, bien qu'il affirme que dans les fractures du crâne, la paralysie siège du côté traumatisé. Cette erreur est difficile à expliquer, à moins que l'auteur n'ait observé une paralysie par contrecoup, où le cerveau est endommagé du côté opposé à celui qui a reçu le traumatisme. Ces cas sont pas rares. D'après Mc Kissock (1960), la paralysie siège du même côté que la lésion dans 30% des hémorragies sous-durales lentes.

Ces observations dénotent une nette perception des rapports qui lient le système nerveux aux mouvements volontaires et le siège de la paralysie au niveau de la lésion. Ceci est particulièrement remarquable du fait que les rapports anatomiques entre le système nerveux central et les nerfs périphériques n'ont été nettement formulés qu'au IV<sup>e</sup> siècle av. J.C. par Erasistrate et Hérophile. Il est donc intéressant de relever à nouveau que ces deux savants grecs enseignaient et pratiquaient leur art à Alexandrie, en Egypte, deux siècles seulement après la reconstruction de l'Ecole de Saïs par Oudjahorresent, alors que les médecins grecs d'après Galien (*de composit. medicament*, V.2) affluaient encore en Egypte cinq siècles plus tard pour consulter la bibliothèque de Memphis.

Mais notre auteur ne se contente pas d'un premier examen. Il suit le malade et s'aide de ses observations répétées dans l'interprétation de la maladie et l'évolution du pronostic.

**Instructions concernant une blessure béante à sa tête pénétrant jusqu'à l'os et perforant les sutures de son crâne.**

**Premier Examen :** Tu palperas sa blessure (même s'il tremble beaucoup). Puis tu lui feras lever le visage. S'il lui est pénible d'ouvrir la bouche; si son coeur est (trop) fatigué pour (lui permettre de) parler; si (d'autre part) tu observes que sa salive pend à ses lèvres sans tomber à terre, tandis qu'il saigne de ses deux narines et de ses deux oreilles, qu'il souffre de raideur dans le cou, et qu'il est dans l'impossibilité de regarder ses épaules et sa poitrine :

**(Diagnostic) :** Alors tu diras à son sujet : un (homme) qui a une blessure béante à la tête, pénétrant jusqu'à l'os et perforant les sutures de son crâne. La corde de son maxillaire inférieur est contractée; il saigne de ses deux narines et de ses deux oreilles; il souffre de raideur dans le cou. Une maladie contre laquelle je me défendrai.

**(Traitement) :** Après avoir trouvé que la corde du maxillaire inférieur de cet homme est contractée, tu lui feras préparer quelque chose de chaud, jusqu'à ce qu'il se trouve bien (et alors sa bouche s'ouvrira). Puis tu le banderas (le maxillaire) avec de l'huile, du miel, un tampon, jusqu'à ce que tu constates qu'il est arrivé à un point décisif.

**Second examen) :** Si (ensuite) tu trouves que le corps de cet homme est fiévreux, sous l'influence de cette blessure qui est dans les sutures de son crâne, tandis que cet homme est en proie à des convulsions sous l'influence de cette blessure, tu placeras ta main sur lui. Si tu trouves son visage moite de sueur, les ligaments de son cou tendus, sa face cyanosée, ses dents et son dos (?), l'odeur de sa boîte crânienne comme (celle de) **bn** (l'urine de mouton?), sa bouche liée, ses sourcils tordus, tandis que son visage paraît pleurer. ..

**(Diagnostic) :** Alors tu diras à son sujet : Un (homme) qui a une blessure béante à la tête, pénétrant jusqu'à l'os et perforant les sutures de son crâne; il est en proie à des convulsions, il a la bouche liée; il souffre de raideur dans le cou. Une maladie pour laquelle on ne peut rien.

**(Troisième examen) :** Mais si tu trouves que cet homme est devenu pâle et qu'il a déjà donné des signes de détente.

**(Traitement) :** Tu lui feras faire un tube en bois garni d'étoffe, que tu lui mettras dans la bouche. Puis tu lui feras préparer une boisson

(faite) de w'h (caroubes ?). Le traitement à lui appliquer, c'est de rester assis, étant placé entre deux supports en brique, jusqu'à ce que tu constates qu'il est arrivé à un point décisif.

Cette analyse des symptômes à chaque examen successif, suivie de la synthèse finale font prévoir Hippocrate. Or, l'observation que nous venons de citer concerne peut-être un cas de tétanos, maladie dont la première description a toujours été attribuée à ce génial clinicien qui estimait que le malade était sauvé s'il dépassait le 14ème jour (Des maladies III, 12). Peut-être tenait-il cette observation ainsi que la conception des jours critiques et le soin qu'il mettait à étudier le pronostic, des maîtres égyptiens auprès desquels il avait passé plusieurs années.

Pour en revenir au **pronostic**, l'intérêt porté à ce côté important de la clinique conduit l'auteur de cette œuvre à rechercher la signification du moindre signe. C'est ainsi qu'il découvre que la lésion cérébrale est la seule qui compte au cours des traumatismes crâniens, qu'il établit un rapport entre les fractures crâniennes et les complications neurologiques, qu'il reconnaît la valeur pronostique de raideur du cou et qu'il se rend compte que les fractures du crâne sont fatales si le malade est inconscient, si ses yeux sont injectés de sang et que son nez saigne (S. 20), si le cerveau ne bat pas sous la main (S. 6) ou si l'os s'enfonce dans le cerveau (S. 5).

Les **méthodes thérapeutiques** recommandés par ce papyrus ne sont pas moins judicieuses. Les techniques de réduction des fractures et des luxations sont décrites avec précision.

**«Instructions concernant une fracture de la clavicule» (S. 35).**

**(Examen)** : Si tu examines un homme ayant une fracture de la clavicule, si tu trouves sa clavicule pendante et séparée en deux parties.

**(Diagnostic)** Tu diras à son sujet : (un homme) ayant une fracture dans sa clavicule. Une maladie que je traiterai.

**(Traitement)** : Tu le mettras étendu sur son dos, avec quelque (étouffe) pliée entre ses omoplates; tu tireras sur ses deux épaules pour allonger sa clavicule, jusqu'à ce que la fracture tombe en place. Tu lui feras deux attelles de lin; tu appliqueras l'une d'elles à l'intérieur du bras, l'autre au-dessous de la partie inférieure du bras. Tu le panseras à l'ymri, puis tu le traiteras au moyen de miel tous les jours jusqu'à ce qu'il guérisse».

Nous devons aussi à ce papyrus la méthode de réduction des luxations de la mâchoire que nous utilisons aujourd'hui :

«Si tu examines un homme qui a une luxation dans son maxillaire inférieur, tu mettras tes pouces sur les extrémités des deux branches du maxillaire à l'intérieur de sa bouche, tandis que tes deux serres (les doigts de la main) seront sous son menton et que tu les repousseras en arrière : elles seront ainsi remises en place» (S. 25).

Il est remarquable qu'Hippocrate (Peri Arthron) ait transcrit fidèlement ces deux dernières manoeuvres, de même que l'indien Sushruta (Keswani, 1967) et les arabes (El-Magouly).

Toujours du point de vue de l'héritage qu'il nous a légué, la partie de ce papyrus qui s'occupe des blessures de la tête est très significative. Harris (1971) signale que ces atteintes sont de trois catégories : **sd**, écrasement; **psn**, fente et **thn**, pénétration. Les écrits hippocratiques mentionnent de même trois genres de blessures qui correspondent à la classification égyptienne. Il conclut que, sauf en ce qui concerne la trépanation, le corpus *hippocraticum* a suivi de près la tradition égyptienne, ne s'en écartant que par l'usage d'une nouvelle technique chirurgicale.

Ces quelques observations n'épuisent pas cet admirable ouvrage. Citons la dernière qui préfigure le «signe de Lasègue».

**«Instructions concernant une entorse de la colonne vertébrale».**

**Examen :** Si tu examines un homme ayant une entorse d'une vertèbre de son épine dorsale, dis : Etends tes deux jambes et contracte les de nouveau. Quand il les étend, il les contracte immédiatement à cause de la douleur qu'il cause dans la vertèbre de son épine dorsale dans laquelle il souffre .. Tu devras le placer prostré sur son dos et faire pour lui...» Malheureusement c'est là que ce magnifique papyrus s'est tu, comme se taisait Scheherazade à la pointe du jour (S. 48).

Des différents accessoires que met en oeuvre ce papyrus, citons :

(a) Du tissu végétal posé sur les blessures, tantôt comme absorbant, tantôt comme support de pommade, (b) des drains, tampons, bourrages de lin pour nettoyer les plaies, ou pour servir de véhicule aux applications locales; (c) des bandages que les Egyptiens, entraînés par la pratique de l'embaumement, appliquaient avec grande habileté. En effet, le p. Smith, après avoir recommandé d'appliquer sur la blessure un emplâtre fait d'un oeuf d'autruche et «une couverture à l'usage du médecin», explique dans une glose : «Une couverture (de blessure) à l'usage du médecin, c'est un bandage qui se trouve dans les mains de l'embaumeur et que le médecin

appliqué au remède qui est sur cette blessure de sa tête» (S.9). Ailleurs, il se réfère de nouveau aux embaumeurs et cite un «Traité de ce qui concerne l'embaumement.» (S. 19); (d) des bandes adhésives placées en X en travers des plaies (S. 10); (e) des sutures (S. 23); (f) le cautère pratiqué soit au moyen d'un bistouri chauffé; (g) des attelles : tiges de bois capitonnées de lin; rouleaux de lin, à mettre dans les narines pour redresser l'os nasal fracturé (S. 11); coussinets de lin pour les fractures de l'humérus (S. 36); tubes de bois entourés de lin à placer entre les dents pour nourrir les malades qui ne peuvent ouvrir la bouche (S. 7); (h) des supports en briques crues placés sous les aisselles des blessés qui devaient être soignés assis. Ces supports étaient probablement moulés sur le corps du malade avant d'être séchés, comme l'on moulait les bandages renforcés des momies.

Mais, en général, une saine expectative était recommandée : «Garde-le attaché à ses amarres jusqu'au moment décisif de sa maladie», un égyptianisme expliqué par une glose (S. 3, d) : «Cela veut dire garder sa diète habituelle sans donner de prescriptions».

Breasted, qui édité cet incomparable document qu'il appelle le plus ancien traité de chirurgie du monde, l'attribue à Imhotep. D'après Kamel Hussein (1949), un ouvrage aussi rationnel suppose une expérience des fractures qui ne peut s'acquérir que là où les accidents sont extraordinairement nombreux. Il exclut les champs de bataille, car un chirurgien militaire n'a guère le loisir de suivre les blessés avec la même attention que leur prodigue notre auteur. Le chantier des Pyramides qui dura trente ans lui semble avoir été le champ idéal de la naissance de cette nouvelle chirurgie. L'idée est séduisante, d'autant plus que les égyptologues sont d'accord pour assigner à l'original de ce document la date de la construction des grandes Pyramides.

Cependant, bien que cette partie du papyrus montre une remarquable unité d'esprit et de méthode, il nous serait difficile d'imaginer qu'une expérience aussi vaste et aussi précise ait pu être acquise de novo par un seul esprit. Il est plus aisé de croire que cette oeuvre magistrale résume en une magnifique synthèse la somme de l'enseignement d'une longue suite de maîtres, au même titre que la collection hippocratique qui est un bilan de toute la sagesse préhippocratique.

Ce qui vient d'être dit de ce papyrus ne concerne que l'une des trois parties de cet ouvrage, la plus longue, il est vrai, et la plus importante, celle qui a été appelée «le livre des blessures». Quant au verso, écrit en partie de la même main que le reste, en partie d'une autre main, il contient

## LES PAPYRUS DITS MEDICAUX

(1) un diagnostic gynécologique semblable à Eb. 831 — 833 (2) une recette contre les maux de l'anus et (3) trois incantations «pour éloigner le vent de l'année de la peste». Bien que ce dernier intitulé suggère une connaissance du rôle des vents dans l'extension des maladies, la première de ces formules fait ressortir le gouffre qui la sépare du «livre des blessures» : «Formule à réciter sur deux plumes de vautour à placer sur une personne afin de la protéger en tout endroit : C'est une protection contre l'année, elle chasse la maladie de l'année de l'épidémie : «O porteur de flamme dans son visage, Maître de L'Horizon, Parle au chef de la maison de Hemaut que fait fleurir Osiris. O Nekhbit, qui soulève le ciel pour son père, attache les deux plumes autour de moi afin que je vive...».

La troisième partie est une formule destinée à rajeunir les vieillards. Cette formule, traitée d'abord d'incantation magique, n'est en réalité qu'une méthode d'extraction de l'huile d'une graine *hmyt* qui efface de la peau les outrages des ans. Loret (1935-1938) a identifié cette plante au fenugrec, arguant que du point de vue philologique, le mot égyptien *hm.t* peut avoir été l'ancêtre de *helbat*, le nom arabe de cette plante qui a été utilisée plus tard pour le même usage par Dioscoride, Plin et Avicenne et qui est encore utilisée aujourd'hui en Egypte comme tonique et digestif.

### Abréviations

- B. Le papyrus de Berlin. Voir ci-dessous.
- C. Le papyrus Carlsberg.
- Eb. Le papyrus Ebers. Voir ci-dessous : Ebbell, 1937.
- G. Grapow et al. Voir ci-dessous : Grapow etc., 1954-1959.
- H. Le papyrus Herst. Voir ci-dessous.
- L. Le papyrus de Londres. Voir ci-dessous.
- S. Le papyrus Edwin Smith : Voir ci-dessous.
- Zaub. Voir ci-dessous : Ermann, 1901, Zaubersprüche.

**Bibliographie**

- Clément d'Alexandrie *Stromateis*, lib IV. 268.
- Ebbell, B., 1937 : *The Ebers Papyrus*. Copenhague : Levine et Munksgaard.
- Grapow, H., H. von Deines et W. Westendorf, 1954 - 1959 : *Grundriss der Medizin der Alten Aegypter*, 9 vol?, Berlin; Akademie-Verlag.
- Gardiner, A.H., 1938 : *J. Eg. Archaeol.*, 24, p. 157.
- Gardiner, A.H., 1955 : *The Ramesseum Papyri*, Oxford University Press.
- Griffith, Ll. et H. Thompson, 1904 - 1909 : *The Medical Papyrus of London - Leyden*, London.
- Harris, J.R., 1971 dans : *The Legacy of Egypt*, 2nde éd., Oxford : Clarendon Press.
- Hussein, K., 1949 : *J. Bone and Joint Surgery*, 31 B, 2, P. 309.
- Loret, V., 1935 - 1938 : *Mélanges Maspero*, 1, fasc. 2, 857.
- Magousy, A. ibn el-Abbas : *Al-Kamel fi Sinacat el Tibb*.
- Mc Kisson, W., A. Richardson et W.H. Bloom, 1960 : *Lancet*; 1, 1365.
- Pleyte, W. et F. Rorsi, 1869 - 1876 : *The Torino Medical Papyrus*, Leiden.
- Quibbell, J.E., 1913 : *Excavations at Saqqara, The Tomb of Hesy Le Caire*.
- Sauneron, S., 1966 - 1967 : *Some newly unrolled hieratic papyri in the Wilbour collection, The Brooklyn Museum Annual*, VIII, 98.
- Strabon. *The Geography of Strabo*. Londres : Loeb Classical Library.
- Wilson, J.A., 1962, *Bull. Hist. Med* XXXVI, 2, 114 - 123.

**Papyrus médicaux**

- P. de Berlin** : Wreszinski, W., 1909, *Der Grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*. Leipzig : Hinrichs.
- P. Carlsberg** : Iversen, E., 1939 : Copenhague; Munksgaard.
- P. Chester Beatty** : Jonckheere, F., 1947, *La médecine égyptienne*, N° 2, Bruxelles; Fond Eg. Reine Elisabeth.
- P. Ebers** : Ebbell, B., 1937, *The Ebers Papyrus*. Copenhague : Levine & Munksgaard.
- P. Hearst** : Reisner, 1905, *The Hearst Medical Papyrus* et Wreszinski, W., 1912, *Der Londoner Medizinischer Papyrus und der Papyrus Hearst*, Leipzig : Hinrichs.
- P. Smith** : Breasted, J. 1930; *The Edwin Smith Papyrus*. Chicago University Press.
- Zaub.** : Ermann A., 1901 : *Zaubersprüche für Kind u. Mutter*, P. de Berlin 3027, *Abhandl. d. Kon. Preuss. Akad.*

Paul GHALIOUNGUI